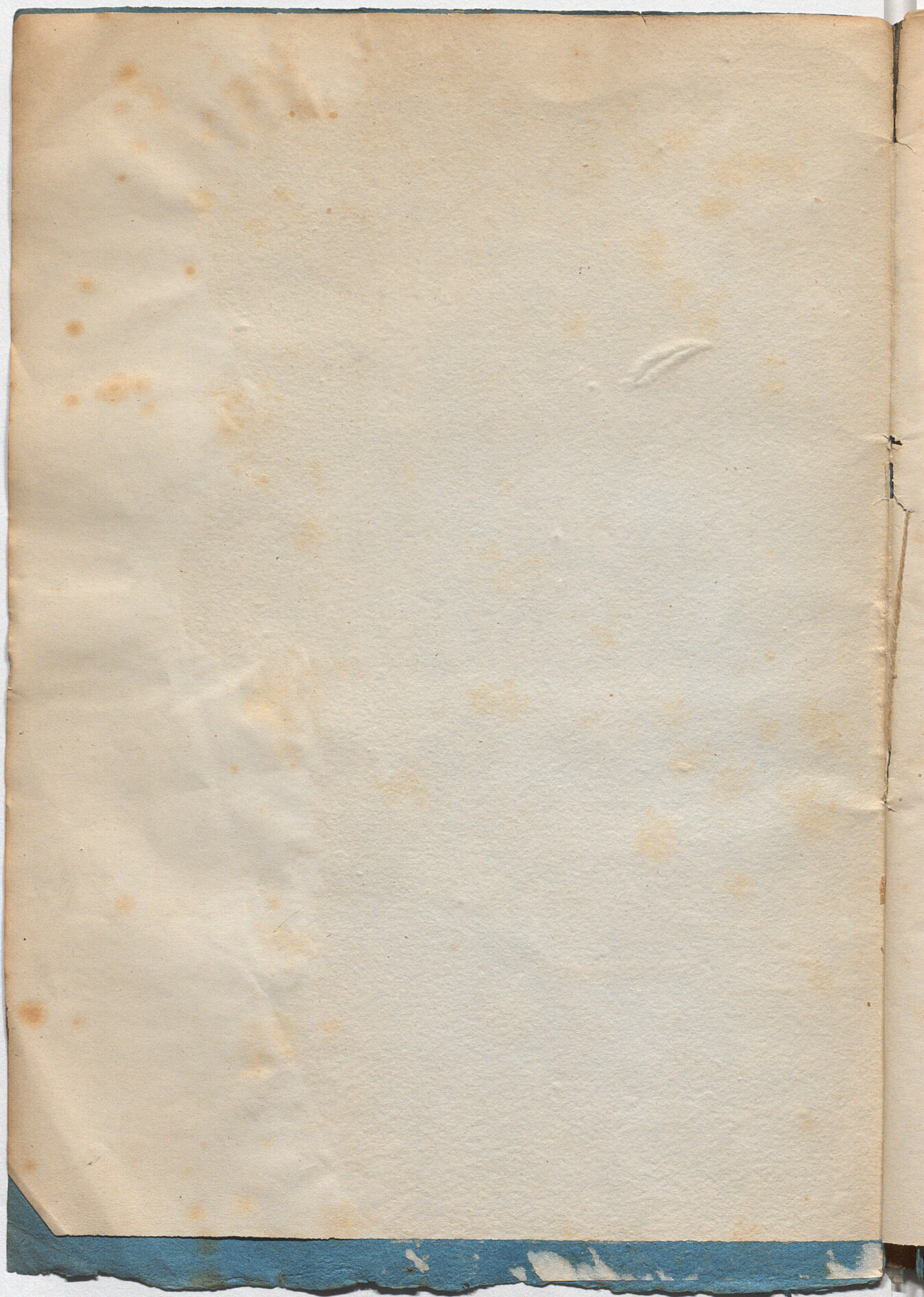
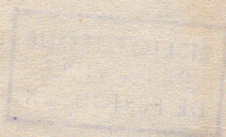


Common E



à mon ami Léon Layegre

E. L.



*Bibliotheca fortiana, seu Catalogus Librorum
Jacobi Nompas de Caumont, Ducis de la Force.*

Parisien, Robinot et Morel, 1727. Le catalogue se trouve à la
Bibliothèque de Bordeaux.

*Le château de Caumont a été lithographié dans la
Guirlande historique et monumentale de Ducourneau.*

*Le Fac-simile qui se trouve ici a été fait par
transposition, sans altérer le manuscrit.*


*C'est M. Laroche, ancien maître d'écriture,
qui l'a transposé sur pierre, par un procédé dont il est
l'inventeur.*

Pour paraître le 20. Avril 1888.

Chez Aubry, libraire, rue Dauphine, 16.

*Voyage d'outremer en Jérusalem, par le Seigneur
de Caumont, l'an M cccc xviii. publié pour la première
fois d'après le manuscrit du musée britannique,
par le marquis de La Grange, membre de l'Institut.*

*Grand Volume in-8, tiré à très-petit nombre sur
papier vergé de Hollande.*

3


J'ai Copié au Musée Britannique,
à Londres, un Mss. qui contient Les dits et enseignements
et les Voyages à saint-Jacques de Compostelle, à N.D.
de finibus terre et à Jérusalem du sire de Caumont.
Vous avez trop bien publié les dits et enseignements,
pour que je veuille aller sur vos brisées, mais je
me propose de faire paraître, au mois de Janvier
prochain, le Voyage d'Outremer en Jérusalem,
fait en 1418 et 1419.

Dans ma préface, je me trouve
obligé de parler de l'auteur qui se nomme plus
explicitement dans le Voyage que dans la très-
courte préface de ses poésies. Il s'y qualifie
ainsi: Se Nopar, ailleurs Nopar, seigneur de
Caumont, de Chasteauneuf (Castelnau), de
Chasteaucuiller et de Berbiguières.

Au lieu d'être Guillelm Raimond,
ce serait donc Nompars II, son fils, et alors
je vous serais bien reconnaissant de vouloir me
communiquer tout ce que vous pourriez savoir
sur lui.

Né vers 1391, — il avait dû se marier
en premières noces de 1410 à 1412; j'ignore
à qui ?

en 1416, il compose les dits et enseignements.

en 1417, fait le Voyage de Compostelle.

en 1418 et 1419, celui de Jérusalem.

1427, Jean de Foix, lieutenant-général en Guienne pour le roi, accorde à son cousin Nompas, une trêve de guerre.

1427. Il traite avec Charles d'Albret, comte de Dreux.

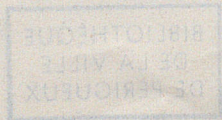
1434. Il se marie en secondes noces avec Jeanne de Durfort.

1443. Le roi confisque ses biens pour avoir pris le parti des Anglais et les donne à Grandelis, son frère.

en 1446, il était mort.

Vous voyez, Monsieur, combien je suis incomplet en ce qui concerne la vie de Nompas qui fut si agitée et alla se terminer en Angleterre. Vous devez avoir à Périgueux beaucoup de documents sur la famille des Caumont dont les généalogies, d'après ce que me disait M. l'abbé de Despine, sont très-défectueuses.

Extrait d'une lettre de M. le marquis de Lagrange à M. Galy. — Cette lettre est datée du Château de Lagrange (par Galy) le 13 novembre 1854.



bonne
s, une
te de
me de
ris le
lis, son

Je suis
mpar
en Angle
p de
sont les
l'abbé

m. le marquis
la lettre est
age par

ENSEIGNEMENTS.



DE PIERRE
DE VILLE
BIBLIOTHEQUE

Le Livre

CAUMONT,

OU SONT CONTENUS LES DITS ET

ENSEIGNEMENS

du Seigneur de Caumont

COMPOSÉS POUR SES

ENFANS

D'an mil quatre cent

XVI.

PARIS,
J. TECHENER, LIBRAIRE,
PLACE DU LOUVRE.
M. DCCC. XLV.

Exclu du Prêt

PZ 275

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PERIGUEUX

E.P.
Réserve
Pz 275
C 1028679

Le Livre

CAUTION

OU SOIT CONTRAIRE LES DITS ET

REMARQUES

ou Signatures de Caution

concernant tout les

ETATS

et les autres parties

ETC.

PARIS

J. THOMAS, IMPRIMERIE

MARQUE DÉPOSÉE

1875

Le xv^e siècle, qui devait être si fécond en grands événemens, qui devait être témoin de l'émancipation des idées par la découverte de l'imprimerie et de la chute du pouvoir féodal par l'ambition artificieuse de Louis XI, s'annonça sous de tristes auspices. Charles VI régnait, et ce nom malheureux rappelle à la France une époque de deuil et de désespoir ! Vertu, honneur, croyances religieuses, amour des lettres, tout sembla un instant s'anéantir. La pensée pouvait-elle avoir du repos, lorsqu'il ne

restait à chacun que la crainte de ne pas trouver un lieu de refuge pour abriter sa vie? Le goût de la vérité, le sentiment du beau, plantes délicates autant que nobles, selon les expressions d'un grand historien moderne, n'ayant pas un ciel pur, un soleil brillant, une atmosphère douce, courbaient la tête et se flétrissaient au milieu des orages. Tandis que le peuple, en proie aux factions, semait en tous lieux le meurtre et l'épouvante, le clergé, seul dépositaire d'une science pleine d'erreurs, consumait ses jours à entretenir le feu des controverses théologiques qu'alimentaient les propositions les plus bizarres. L'étude de la philosophie hermétique absorbait les richesses et les existences; l'astrologie judiciaire, la magie, dictaient seules des lois, et on recherchait

aveuglement dans les mystères de la nature, la cause d'un sort funeste dont l'homme garde le secret dans son propre cœur. Ainsi grandissaient les ténèbres de la superstition et de l'ignorance assombries par les ténèbres de la discorde!

Mais le ciel voulut reposer tant de douleurs; on entendit alors, pour la première fois, ce chant de consolation si plein d'amour et de pieux désirs, *l'Imitation du Christ*, qui, fille de l'Évangile, en a toute la sublimité! Ce livre célèbre fit oublier les recueils de sentences vulgaires et de proverbes moralisés où l'enfance avait puisé, pendant tout le moyen-âge, des leçons de sagesse.

C'est une chose qui nous surprend, qui nous réconcilie avec la vie de cette terre,

que le respect, l'entraînement dont l'homme ne peut se défendre pour tout ce qui est bon et juste, pour tout ce qui tend à le rendre meilleur, pour tout ce qui le rapproche de la vérité et lui révèle un Dieu. L'intelligence humaine comprend que son plus bel éclat ne lui vient que de la vertu, et que par la vertu l'homme est doublement heureux, de sa vie passée à pratiquer le devoir et des récompenses que l'avenir lui prépare.

Alors même que les légendes fabuleuses du polythéisme donnaient des lois aux nations, la recherche de la vérité fut pour ces nations leur principale étude, comme elle l'est encore pour nous, chrétiens, au sein d'une civilisation avancée. Les *Sages* de l'antiquité pénétrèrent les traditions secrètes de l'Orient sur la cause première, sur la na-

ture et la destination des êtres; ils recueillirent les enseignemens et les préceptes des premiers âges, et donnèrent au monde l'idée de sa noble origine en racontant l'histoire des merveilles de la création. Après Socrate et Platon, ces deux phares resplendissans de la philosophie païenne, la vérité vint à la voix du Christ briser les chaînes de l'esclavage et les temples des faux dieux. Rachetés de l'erreur au prix du sang de l'illustre victime, ouvrant leurs yeux à la lumière et leurs cœurs à l'amour et à la charité, les disciples de la religion nouvelle s'écrièrent avec le maître : Le monde n'a qu'une loi, la morale; l'encens ne doit brûler que pour Dieu! En ce moment, l'homme était appelé à reconquérir cet Eden d'où l'esprit du mal l'avait tenu si long-temps exilé; il renaissait à

la joie, à l'espérance, au bonheur; il s'élevait vers Dieu en accomplissant les volontés du Christ.

Malheureusement l'esprit de lumière ne triompha pas de tous les obstacles que le mensonge lui opposait. Le merveilleux a plus d'empire sur la terre que la réalité : le Christ lui-même, afin de signaler sa puissance et d'appeler à lui, avait dû y recourir. Aussi, les premiers chrétiens ne purent-ils renoncer complètement aux croyances superstitieuses du paganisme. Le culte s'en ressentit; il fut enveloppé de mystères, de cérémonies aux symboles énigmatiques et d'actes pieux à pratiquer, appropriés le plus souvent aux besoins d'un pouvoir temporel et envahisseur. Le christianisme ne porta pas tous ses fruits. Il devait être l'expres-

sion touchante, la vivante image de l'union éternelle jurée par l'homme au Créateur, et l'homme lui fit perdre une partie du naturel et de la grâce séduisante de sa beauté première ; il avait reçu en partage, force, grandeur, jeunesse, et il eut sa caducité, comme si sa destinée était périssable. C'est qu'il n'était plus lui-même ; l'or avait été allié à un métal sans valeur.

Notre époque, à son tour, malgré l'indifférence apparente qu'on lui reproche, se préoccupe de la vérité ; elle s'inquiète de l'avenir du christianisme ; elle redemande à l'Évangile son enseignement sans mélange de doctrines, pur et primitif ; sa morale toujours jeune, toujours puissante ; son amour, sa charité, qui enlacent l'humanité des mêmes liens pour l'entraîner au même

salut social; mais elle ne veut du christianisme que l'œuvre du Christ, et elle n'accepte des hommes que le livre de l'*Imitation* qui console en faisant espérer.

Si aucun livre du moyen-âge n'est aussi digne d'admiration que celui que je viens de citer, on ne doit pas cependant négliger de faire connaître certaines poésies morales du même temps, qui rappellent le *Livre des Sept Sages* et les fameux distiques latins de *Dyonisius Cato*, de ce poète qui, ne s'attendant pas à l'immense renommée que l'avenir réservait à ses vers, se cacha sous un pseudonyme, et nous laissa ignorer le pays où il prit naissance et l'époque de sa vie.

Depuis le ⁱⁱe siècle jusqu'au ^{xiv}e, les distiques de Caton furent le livre de prédilection des écoles; traduits en français, dans

la première moitié du XII^e, par Éverard, moine de l'abbaye de Kirkam en Écosse, traduction que M. Le Roux de Lincy a fait connaître dans son *Livre des Proverbes Français*, ils servirent depuis à exercer la verve des trouvères, qui, par leurs poétiques paraphrases, en ont facilité et perpétué le souvenir. C'est par eux que s'est propagé jusqu'à nous le goût des sentences. Le XVI^e siècle se fit honneur des quatrains du conseiller de Pibrac; traduits d'abord dans toutes les langues, ils valurent plus tard à leur auteur l'immortalité du Parnasse de Titon du Tillet; ceux d'un pair, membre de l'Institut, M. de Morel Vindé, ont eu de nos jours un sort non moins glorieux.

De toutes les poésies du moyen-âge que les distiques de Caïon inspirèrent, nulles

ne sont plus dignes d'être recueillies que celles qui se recommandent en même temps, et comme des restes précieux de notre vieux gaulois, et parce que ce sont des paroles révérees dues à la tendresse paternelle. Tels sont les *Enseignemens* de Christine de Pisan à son fils, déjà publiés, et les *Dits et Enseignemens* du seigneur de Caumont, imprimés maintenant pour la première fois.

Exemptes de la licence d'expressions et d'images qui souille la plupart des productions littéraires du *xiv^e* et du *xv^e* siècles, d'une simplicité touchante, ces œuvres rappellent l'usage, *sainct et anticque*, par lequel l'amour de la vertu se perpétuait dans les grandes familles, comme un titre d'ennoblissement et de puissance; parchemins vénérables, qui faisaient dire à Pétrarque : « La noblesse

n'a qu'un seul avantage, celui de ne pas manquer de bons exemples dans sa maison, et d'être dans la nécessité de les suivre, de peur de ne pas être reconnu pour légitime héritier. »

L'auteur de ce livre, Guilhem Raymond, V du nom, seigneur de Caumont, Samazan Montpouillan, Castelnaut, et Berbiguières sur les rives de la Dordogne, naquit en Périgord en 1391. Issu d'une maison illustre dès le x^e siècle, il fut un des aïeux de ces Caumont de La Force dont la célébrité est une de nos plus belles gloires. Marié à Jeanne de Cardailhac, il en eut deux fils : François Nonpar de Caumont II, et Brandelys de Caumont, seigneur de Castelnaut; c'est pour eux qu'il se fit auteur et poète.

L'existence du manuscrit des *Dits et Ensei-*

gnemens n'a pas été ignorée du P. Anselme; il en fait mention dans l'*Histoire généalogique de la maison de France*, mais sous une fausse date; il appartient aujourd'hui à la bibliothèque de Périgueux, après avoir fait partie des livres de l'ancienne école centrale de la Dordogne, dont il porte l'estampille. Il était au nombre des cinq mille volumes que le commissaire du pouvoir exécutif choisit au dépôt de Bergerac et fit transporter à Périgueux, le 5 février 1797, en vertu d'une instruction du ministre de l'intérieur; ils avaient été recueillis dans les couvens et les châteaux de la province, parmi ces derniers se trouvait celui des ducs de La Force.

Le format de ce manuscrit se rapproche de l'in-8°; une basane jaune le recouvre, et quatre modestes liens de cuir, dont il ne

reste plus que des débris, lui servirent autrefois de fermoirs. Le texte, écrit en gothique minuscule sur vingt-huit feuillets de peau-vélin, est disposé dans le même ordre qu'ici : le *fac simile* ci-joint en reproduit la troisième page. Les gardes sont chargées de notes, en langue patoise ou romane, rapportant des extraits d'obits, concernant les sires d'Albret, comtes de Périgord et vicomtes de Limoges, alliés des seigneurs de Caumont; et le récit de la réception solennelle faite, en 1471, par les habitans de Castel-Jaloux à Alain d'Albret, qui venait prendre possession de leur ville.

Transmis de famille en famille, il est venu jusqu'à nous, comme un riche legs, dont le prix est rehaussé encore par les illustres mains qui prirent soin de sa conser-

vation. Monument littéraire, il nous est aussi bien cher à ce second titre; car on connaît peu de poésies du commencement du xv^e siècle, écrites en français, et dues à des habitans du midi.

Si la langue romane intéresse vivement lorsqu'elle prête à la pensée d'un Bertrand de Born ou d'un Arnaud de Mareuil toute sa poésie, on éprouve encore un certain charme à la voir disparaître, abandonnant à une autre langue, qu'elle a aidé à former, les nobles avantages dont elle sut jouir.

En ce temps-là, la langue française venait à la vie, elle secouait les langes qui l'enveloppaient, elle s'essayait à bégayer; elle cherchait, à son tour, et l'expression et la forme pour le caractère nouveau qu'elle s'apprêtait à revêtir. Dans cette période de tran-

sition, à la faveur des troubles politiques et de l'anarchie, s'opéraient deux révolutions : l'une, politique; l'autre, intellectuelle; elles devaient reculer les limites de toutes choses, et hâter les pas de la nation vers Louis XI et François I^{er}, vers Marot et Rabelais. A la vie agitée allait succéder le calme; à l'absence de toutes règles grammaticales, à l'incorrection du style, la pureté et l'harmonie; au désordre, à la confusion, le flambeau d'une civilisation que la plus belle découverte des temps modernes garantirait à l'avenir.

Au milieu de cette anarchie, la langue nouvelle, celle que Froissart avait parlée, s'appropriä, retint des débris de l'ancien langage, comme l'homme qui s'est élevé d'une condition basse et obscure conserve

quelquefois dans ses traits ou dans son esprit un air de famille qui rappelle les parens dont il reçut le jour, ou plutôt comme le vainqueur se revêt des dépouilles du vaincu, car ce fut un véritable triomphe.

L'histoire du langage est l'histoire du peuple; le langage est son œuvre, et il obéit à la même fortune. Inculte et barbare comme lui à l'origine, soumis à tous les événemens qui avancent ou qui retardent le progrès, ce n'est qu'en cheminant à travers les siècles, sous l'influence de mœurs plus douces et d'institutions meilleures, dans le calme et dans la prospérité, qu'il devient pur, soigné, logique; qu'après l'âge de fer il a son âge d'or!

On rencontre, à chaque instant, dans les vers de Caumont des mots et des construc-

tions de phrases auxquels il a donné une physionomie et une tournure qui, malgré lui, se ressentent du temps et du terroir. Souvent on croirait avoir sous les yeux, avec quelques légères modifications, du patois périgourdin. Mais on est bien moins surpris de ce mélange, à une époque aussi éloignée, lorsqu'en réfléchissant à ce que je viens de dire, on lit avec attention les *Essais* de Montaigne, de cet autre enfant du Périgord, qui, né cent quarante ans après Caumont, sous le même ciel, il est vrai, et presque aux mêmes lieux, conserva dans sa manière d'écrire quelque chose de la langue d'autrefois et de la mère-patrie. Montaigne l'avoue en ces termes : « Mon langage françois est altéré, et en la prononciation et ailleurs, par la barbarie de mon creu. Je

ne vis jamais homme des contrées de deça qui ne sentist bien évidemment son ramage et qui ne bléceast les oreilles qui sont pures françoises. »

Le manuscrit des *Dits et Enseignemens*, que nous possédons, est, comme tout semble le prouver, l'exemplaire unique laissé par Caumont. Écrit avec soin, orné même de lettres capitales enluminées, le calligraphe a voulu que sa plume exercée servît à tracer le *pourtraict* fidèle de l'écriture et du langage de son temps; j'ai donc mis un soin religieux à le reproduire tel qu'il est. J'ai conservé son orthographe incertaine et variée, m'appliquant à respecter ce qui serait incorrection partout ailleurs, afin de livrer à l'étude et à la curiosité l'intégrité du texte. Ne mériterait-il pas un blâme sévère

le peintre, quelque habile qu'on le suppose, qui trouvant les tableaux du Pérugin mal ordonnés, de mauvais goût, peu académiques, qui n'accordant aucun prix à leur expression, oserait les retoucher, les corriger? Car sa main téméraire nous ravirait le plaisir d'apprendre à quelles leçons Raphaël, le divin maître, se forma.

Rappelons, à ce sujet, les conseils donnés par M. N. de Wailly dans les *Éléments de Paléographie* : « Le premier mérite d'une publication de ce genre, c'est d'être exact jusqu'à la minutie; il n'est pas de barbarisme que la plume doive craindre de transcrire; aucune faute ne doit être corrigée; toutes doivent être scrupuleusement copiées. Une transcription exacte, jusque dans les moindres détails de l'orthographe, est un

travail pénible sans doute; mais si l'on s'écarte de cette règle absolue, où s'arrêtera-t-on? Si chacun s'arroge le droit de corriger les textes, que deviendra la vérité du langage, si étroitement liée à la vérité historique? Que l'on s'attache, au contraire, à reproduire avec fidélité les monumens des siècles passés; qu'un éditeur publie les incorrections d'un diplôme ou d'un manuscrit, comme un historien raconte les erreurs et les superstitions d'un autre âge, et bientôt la science philologique, s'emparant de ces élémens confus, les soumettra au travail de l'analyse et de la classification; elle nous révélera le secret de ces modifications successives, qui préparent peu à peu la transformation complète d'un mot, et qui, par une filiation non interrompue, rattachent

les œuvres de nos grands écrivains à ce latin dégénéré, dont l'orthographe et la syntaxe barbares devaient enfanter un jour cette langue claire, correcte, ingénieuse, que les étrangers nous envieront tant que nous ne cesserons pas de la respecter. »

Si les commentateurs et les scribes de l'antiquité n'avaient pas altéré en tant d'endroits divers les textes originaux, en substituant leur orthographe novatrice et capricieuse à celle des auteurs qu'ils transcrivaient, nous n'aurions pas autant de difficultés à vaincre pour remonter à la source des langues modernes. On suivrait aisément leur filiation; on parviendrait, alors, à constituer une science étymologique si incertaine de nos jours et souvent si ridicule; et on aurait l'espoir de retrouver ces mots

primitifs qui, par l'expression phonique comme par le caractère figuré, représentaient la nature intime et la forme des choses.

Le mode poétique que Caumont a choisi pour son *Traité de Morale*, augmente faiblement l'intérêt; il est si difficile d'enfermer de bons préceptes en de bons vers! Et qui ne sait que les moralistes, prosateurs ou poètes, gagnent plus à être cités qu'à être lus? Mais ce vieux parler naïf et enchanteur, mais la tendre sollicitude qui émeut l'âme d'un père, attachent vivement.

Témoin des cruelles dissensions dont la France était le théâtre, Caumont trembla pour ceux qu'il chérissait; tourmenté par de sinistres terreurs, il entrevit des jours malheureux. Pendant que Charles VII aban-

donnait sa couronne au pillage, la reine la souillait par de publiques débauches; alors l'assassinat eut des apologistes, le duc de Bourgogne fit alliance avec le bourreau en lui serrant la main, de féroces bouchers dits *Cabochiens* s'unirent à eux, et le pays, livré à tous les maux de la guerre civile, subit le joug de l'étranger! Retiré dans son château, au milieu de ses enfans qui souriaient à ses caresses, Caumont sentit son cœur plein de larmes en pensant que la mort le surprendrait, peut-être, au milieu de tant de calamités! Peu confiant désormais dans la fortune de la France, mais certain que le bonheur est tout entier dans l'observance des devoirs, il voulut que si les biens de la terre étaient un jour ravis à ses enfans, ils eussent, dans les préceptes qu'il leur lèguerait,

des richesses inépuisables, des trésors de consolation. Il savait cette belle pensée d'un trouvère : *Le cœur d'un homme de bien vaut tout l'or d'un pays!*

Qui ne désirerait connaître mieux la vie intime de celui qui, à peine âgé de vingt-cinq ans, unissait, déjà, à une sensibilité exquise les sentimens élevés d'une âme passionnée pour le bien! Qui ne prendrait plaisir à se reporter avec lui dans le passé, à l'entendre exalter la noblesse du nom acquise par la noblesse du cœur! Animé d'un courage chevaleresque, religieux, plein de droiture, ses paroles reflètent sa vie. Amour et fermeté, justice et valeur, voilà les nobles passions entre lesquelles il partageait ses jours; il s'en glorifie dès ses premiers vers. Sa devise FERM, inscrite sur sa ban-

nière; ses armoiries d'azur, à trois léopards d'or, emblèmes de la justice et de la force, lui servaient de talisman. Quel beau modèle nous offre cet homme, fidèle à son amie, contempteur de tous dons, à qui la trahison ne fit jamais prendre les armes, et qui, détestant l'orgueil, ne demanda à Dieu pour toute récompense que de tourner à bien le cœur de ses jeunes enfans!

Guilhem de Caumont mourut en 1426. Le ciel sembla l'appeler de bonne heure, afin de lui épargner d'amers chagrins. Son fils aîné ayant engagé ses armes au parti des Anglais, attira sur sa tête un juste châtiement; Charles VII rasa son château et confisqua ses terres. On dit que, bientôt après, reconnaissant sa faute, il en éprouva un repentir si sincère et si vif, qu'il entreprit le

voyage de la Palestine; à son retour, il consacra le souvenir de son expiation par un poème. Ainsi dans cette grande famille, l'amour des lettres commença avec l'amour des armes. Il se continua jusqu'au duc de La Force, qui fut maréchal de France sous Louis XIII, et dont les *Mémoires* pleins d'intérêt, réunis à ceux de ses fils, ont été édités l'année dernière; et jusqu'à Charlotte-Rose de Caumont, que ses romans historiques, ses poésies et ses malheurs, ont rendue à jamais célèbre.

Brandelys, le plus jeune des enfans de Caumont, suivit seul les conseils de son père. Constamment dévoué à son pays et à son prince, il prit pour femme Marguerite, fille d'Olivier de Bretagne, comte de Pen-thièvre. Réintégré par Charles VII dans les

biens de sa maison, il obtint de Louis XI, en 1463, l'autorisation de rétablir les fortifications du château de son frère, qui, retiré en Angleterre et devenu l'époux de Jeanne de Durfort, ne revit plus la France!

D^r J.-E. GALY.

Périgueux, le 1^{er} février 1845.



En lan que lou contoit mil qua-
tre cens & xvi. le premier iour
de may ie le Seigneur de canniot
estant de laage de xvi. ans me estoit en
bug beau jardm de fleurs on il auoit for-
son de oiseaux qui chantoient de beaux &
gracieux chans & en plusieurs de manes
don il mesmeient resioin. Si que enps ie
fuy tant en pensant sur le fait de cest mo-
de que ie troxe moult soult & icline a man-
fere & que tout ce estoit neant a comparez
ala autre que dntre sens fin & me meruei-
loie attendre le perilh que nous auons a
passer & la mort q auons a souffrir laqelle
nous ne sauons leure qui nous bandra
sercher & prandre & somez de iour en iour
en celle demenre comit nous somez si ma-
uaise a nous mesmes que ne nous gar-
dous de faillir & recorder de celles pannes

Caumont me fist.

Ferm Caumont.

Caumont.

Croys choses sont que **Caumont** a gardé :
Premièrement, à s'ame chasteté,
Prandre don de nulh home qui soit,
Ne soy armer encontre où il ne doit ;
Si avisés se savès nulhemant,
Qui est celluy que ensemble n'aye tant?

Caumont me fist.

Ferm Caumont.

En l'an que l'on contoit mil quatre cens et xvi, et le
premier jour de may, je, le **Seigneur de Caumont**,
estant de l'aage de xxv ans, me estoie en ung beau jar-
din de fleurs où il avoit foyson de oiseaux qui chan-
toient de beaux et gracieux chans, et en pleuseurs de
maneries don il me feirent resjouir. Si que, enprès, je
fuy tant en pensant sur le fait de cest monde que je
veoye moult soutil et incliné à maul fère, et que tout ce
estait néant à comparer à l'autre que dure sens fin. Et
me merveilloie, attendu le perillh que nous avons à pas-

ser, et la mort que avons à souffrir, laquelle nous ne savons l'eure qui nous vandra sercher et prandre. Et somnjez, de jour en jour, en celle demeure, comment nous sommes si mauvaix à nous mesmes que ne nous gardons de faillir; et recorder de celles paines que nous avons à porter pour nostres maux faix que deça faisons, et le bien et le gloire que auront ceulx qui le bien auront fait; et que sur cella nous preions le meilleur pour nous, qui est de bon chausir. Si que, tout essiant à nostre deffault, nous ne fussions perdus; quar une fois nous faudra finir, quar ceste vie n'est que transitoire, et nous faudra rendre comte de nostres bienx et maux, et chacun sera guazerdonné sellon de ce que aura deservi.

Et lors, il me va souvenir de mes petis enfanx qui sont jeunes et ignocens, lesquels je voudroie que à bien et honneur tournassent et bon cuer eussent, ainxi comme père doit vouloir de ces filz. Et pourceque, selon

nature, ilz doyvent vivre plus que moy, et que je ne leur pourroie pas enseigner ne endoctriner, car il faudra que je laisse cest monde comme lez autres, me suis pansé que je leur feisse et laissasse, tantdiz que je y suys, ung livre de ensemhemens, pour leur demonstrier comment ilz se devront gouverner selon se que est à ma semblance. Et ay leur fait cest petit livre, nommé **Caumont**, où il a deux cens enseignemens de mon entendement, fait pour lez conregir, enlieu de moy quant je n'i seray, ont pouront avoir pluseurs doctrines que je leur ay mis per escrip; afin que, quant ilz seront grans et auront conoyssance, voient comment se doivent regir pour atquerre bien et honneur en cest monde, et pour eschiver ycellez diversses paines susdictes en l'autre, si parfaictement le veulent croire et entendre.

Combien que se je fusse bien de loisir le dit livre je eusse fait plus lonc, mès je estoye occupé de besoignes à lesquelles me failloit atendre; et me semble qu'il souf-

fist, et est assez pour y aprendre tout bien qui le cuer y veult incliner ; et n'en pourra estre que aucune chouse ilz n'an retieignent, ou pour fè le bien, ou pour foir au mal. Et plaise à Dieux, nostre Seigneur, que par sa digne pitié leur doint grace et povoir que le bien retieignent et du mal se eslugnent ; et que ce soit fait à honneur de leurs corps et sauuation de leurs armes, et de tous ceulx qui le liront et moy qui y ay traivallé, et ainxi soit-il. Amen.

Premierement, croyez Dieu nostre Seigneur
Fermement comme vray createur,
Et lui servir, craindre et doubter,
De tout ton cuer, sans point fausser.

Car de luy tout bien et toute honneur vient,
De lui part et de lui dessent ;
Et donne aux siens nonpareil gueredon
Qui le servent de loial cuer et bon.

Pour ce, fait bon servir et attendre
Cellui qui tel gueredon puet rendre,
Le meilleur qui soit jus le firmement
Plus prouffitable et pardurablement.

Et garde toy de lui jurer,
Ses sains et saintes ne parjurer,
Ne metre en parolle vaynne,
Quar soudre t'en pouroit gran paine.

En après, à ton Seigneur terrien
Soyes loial, sans esparjurer en rien ;
Quar pour proudoms tu en seras tenus,
Et pour le contraire, s'il estoit qu'ainxi ne fus.

Pour nulle chouse qui au monde soie
Ta loiaulté ne se fourvoie
Ne ton honneur, coment qu'il set,
Pour de riens, si te veux tenir net.

Se l'on te veult en nulle guise enquerre
D'aucune chouse qui ne soit belle à faire,
Garde toy bien, ne t'y consentes,
Que deshonnours en prendroies maintes.

Homme qui soit deshonnouré
En nulle part non est de rien presé.
Ne panse point que paradis il ait
Nulle personne qui aye fait villain fait.

Le homme n'a à garder qu'une chouse
Sa loiaulté, son honneur, et ce expose
Et le tenir, sans nulh enfraindement,
Pour nulh dopte qui lui viegne au devant.

C'est bien chouse qui est de bon à faire,
Especialement qui veult aux bons retraire;
Quar aussi bien puet-on le bien aprendre
Comme le mal, qui bien le veult entendre.

Encores plus a-il mès de mestrie
Au mal aprendre qu'au bien , je le te affie ;
Pour ce , est meilleur prandre le plus legier,
Et ainxi qu'il porte trop plus de melhorier.

Fassas du bien et auras los et grace
De tout le monde , et davant Dieux la face
Yras lassus , au ciel as haultz degres ,
Pour les bons biens que deça fait aurès.

De nulle riens ne soies covoyteux ,
Pour tant qu'il soit bon et profiteux ;
Que autrement fusse fait que de ton deu ,
Que auderrier s'i seroit ton perdu.

Si par covoitise de richesse avoir
Ton cuer exposes à metre en deshonnour,
Saiches , pour certain , qu'argent tost s'en yra
Et la deshonneur en toy demourera.

Soiez contens de ce que Dieux te donne
Si veulx que plus du sien te abandonne;
Quar l'en lui doit de ces biens mercier,
Et ce faisant, t'en pourra-il plus donner.

Chouse qui soit faicte par fort,
Cellui qui le fet est excusé et n'a tort,
Force lui croïst, non doit point avoir blasme,
Ne pour cella n'en puet avoir diffame.

Tandis que tu es jeunes, je te conseille
Au bien et honneur du monde t'apareille,
Et d'aquerre en ta jeunesse
Que tu ayez repoux en viellesse.

Qui ne puet bonement servir
Soy garde bien de deservir
A son Seigneur, car je tien à mon conte
Qu'il ne fault point qui ne va à luy contre.

Pren ta mirencollie en paciencie
Le mieulx que pourras, et si pense
Que Dieux toy pourra melhurer
Par ton effors et avancier.

La quereille que tu aiez menée
Ne preignez autre en nulle contrée,
Par contraster à ce qu'as maintenu ;
Car ne se doit faire de droit ni de deu.

Hastif ne soiez de ta honte vangier,
Mès ymagine coment toy pourras tourner
De l'outratge que fait t'aura hom ;
Et si regarde, lieu, temps et saison.

Ne toy hastes point, ça il ne affiert,
Car par hastece la chouse souvant s'en pert ;
Que on dit ung reprovier en nostre langue :
Qui trop se haste de cru en mange.

Asemble ce tu pues amis,
Et ne quieres nulz ennemix
Pour toy aydier, quant tu n'auras afaire,
Encontr'à ceulx qui te voudront mal faire.

Et quant lez ayez garde lez bien ;
Que plus maistrise y a , je tien ,
C'est de vray, et plus à fère
A les garder que à les conquerre.

Si ta richece tu l'as
Follement ne las despens pas ;
Ains, t'en donne garde et soing,
Qu'il ne toy faille au besoing.

Soiez larges, franx et cortois ;
Quar , ainxi fermement je croys ,
Ce tu le faiz en sera plus aymé ,
Et pour tes ennemix doubté.

Qui largement ne abandonne
Du sien pour faire sa besoigne ,
Atart aura chastel ne ville ;
Pour trop estraindre pert on l'enguille.

Ne toy chaille des maux parliers ,
Quar de mal dire est leur mestier ;
Et volentiers sont envieux
Toux jours de ceulx qui font le mieux.

A folles gens ne t'acompaignier,
A eulx ne pues rien gaignier,
Fors deshonneur qui suit leur compaignie
Et auderrain grant villenie.

Des vaillans gens tous diz t'ajuste ;
Oy et entent , et si escoute
Les nobles faiz que eux diront ,
Ce honnouré veulx estre en cest mond.

Et ausi que tu retiegnes
Les bons enseignemens et apreignes.
N'aiez mal cuer à celluy que t'enseigne ,
Qu'il n'est si sages que hon ne repraigne.

Fuy compaignie de folles fammes ,
Ne lez accostumes ne tant no lez aymes
Que en perdisse ta besoigne ,
Dont maint ung en prent vergoigne.

En ta jeunece toy estudie
D'aquerre honneur et vaillantie ,
Si que tu puisses par ta diligence
Avoir en vieillece chevance.

Ne attendes point pour dire bien feray
Demain o l'autre ce que fèreouldray ,
Car chascun jour vait le temps allavant ,
Et temps perdu ne retourne leumant.

Des poures de nostre Seigneur
Preigne t'en pitié et douleur,
Fay leur du bien, quant tu pouras,
Car de Dieux bon gueredon n'auras.

Ayez sagece en toy et sens,
Afin que puisses à les gens
Donner conseil, si t'en vont demandant,
Et qu'ilz s'en puissent de toy aler louant.

Garde que ta bouche tieignes amesurée,
Que en nulle guise ne soit desordenée;
Car c'est chouse qui est moult vergonhable,
Et fait mectre homme en lieu deshonnorable.

Tes choses en bon conseil fasses
Et ton prepoux n'en deffasses.
Fay ta besoigne et n'aten pas
A demain faire ce que huy porras.

Pluseurs chouses ne pran à comencier,
L'une pour l'autre s'en pourroit destourber ;
Pour ce, à faire tropes n'en en prant ,
Qui trop embrasse poy estraint.

Porte honneur aux nobles gens,
Especialment aux anciens
Qui ont sagesse et pover, et conseil,
Se tu veulx fère ton devoir.

N'en croyes mie de logier
Ce que on te vandra repourter ,
Car aucuns sont qui vont flatant
Pour à toy plaire, et vont mentent.

Ne dis mal de nulle personne,
Ne parle chouse, ce elle n'estoit bonne ;
Car, en cest monde, bien soy a à régir
Qui soy puet garder de fallir.

Qui veult bien faire a bon nom,
En tous temps est sa saison ;
Que on ne puet estre trop louué,
Ne pour bien faire reprouché.

Se mirencolie as en toy,
Corrosse ou aucun effroy,
Si le deslueigne : que pour ce,
L'en ne perçoive que soyez courrosse.

Toute personne qui aye en toy fiance
Pour le regart de ta belle semblance,
Si garde bien n'ait dommage pour toy,
Que reprochié seroyez en bonne foy.

Ne attendes pas quant seras vieux
Faire alors ce que ores tu peux,
Mas, fay du bien quant tu pouras ;
Soviegne toy que tu morras.

Qui trop tarde à faire sa besoigne
S'il en est près il s'en desluigne,
Car destourbier, pour certain,
Y puet venir du soir à lendemain.

Pour ce, si as chouse preste en ta main,
Qu'il soit ton honneur et prouffit de certain,
Ne le aloignez point à le fère, ce riens vaut,
Car l'en doit battre le fer cant il est chaut.

Ce que as promis si aten,
Car le don octroyé n'es pas tien;
Fay en brief, puis donnes las,
Ce veux donner deux foix donras.

Ne soustieignes malvaise quereille
Qui n'est bonne, raisonnable, ni belle;
Que mauvaix droit Dieux ne veult soustenir,
Ains qui le soustient les envoie punir.

Vueilles donner plustost que querre,
Et pardonner que mercy requerre.
Ne fay chouse à homme du mond
De quoy te faille à demander perdon.

Ne vuelhes point respondre à toute chouse,
Car aucuns sont qui parlent sovent en glose ;
Ou si tu parles respont bien sagement
Sans descourrir ton cuer acunement.

Garde toy bien de trop parler,
Car trop parle est tenu mesongier ;
Et quant dit voir l'on ni donne creance,
Pour le mentir de sa acostumance.

Se tu as femme, que soies marié,
Ayme le bien et garde chasteté,
Ce veux complir de Dieux son mandement,
Et en vivras trop plus honnestement.

N'en aiez point envie des fames,
Ne en tiels faitz ne te affanes ;
Quar tant t'y pourroiez encliner
Que tez besoignez n'en auroient mestier.

Ains que commenses, te avise
Ce que veux fère, en quel guise
La fin du fait pourra en devenir,
Par plusors maux eschiver et fourir.

Avise toy bien comment qu'il scet,
Devant famme ne parles let,
Que encontr'à toy mesmes tu parleroyes,
Et poy de honneur en celle gaigneroyes.

Chufles, ne jangles, ne nulle bordeure
A homme vieux ne faces, qu'ilz n'ont cure ;
Mès, soulace toy aux qui prennent plaisir
Del tel soulas que ne tourne à desplaisir.

Parle poy et amesuréement,
Sans dire riens deshonnestement;
Regarde bien, ains que tu parleras,
Si est bien dit ce que dire voudras.

De ta langue soiez seur de tère,
Car c'est morcel que maint ung mal fait fère,
Que communément l'on dit que : langue n'a point d'os.
Mais bien en fet rompre de gros.

Ne mainsprises ton ennemi,
Crains le et doubte, je toy dy,
Jusques atant que le voyes en place,
Et lors ta paour et ton doubte t'espasse.

Qui encontre l'aguillon fier et joint
Puet bien dire deux foix se point;
Donques, sur ce ayes entendence
Que à ton Seigneur ne faces desobeissance.

A ton Seigneur n'en veuillez inpugner,
Ne manipoille encontre luy sercher,
Car estre pourroies feru de sa fonde;
Que qui au ciel escrache sur la chièrre li tombe.

Tient justice et droytüre,
Et ne fais tort ne forfaitüre
A nulluy contra raison,
Si veux avoir sagece et bon nom.

Du autruy fait ne te vueuilles mesler,
Car parilleux est à ss' i bouter,
Cenon qu'il fust ton paren ou amy,
Et encore avise un poy et pence-y.

A celluy qui aydier doys
Ne failles point à nulle foix,
Ayde luy par ta foy
Si cum vouldroies que l'en fisse à toy.

Laisse railher les gens de toy,
N'en donnez riens que l'on parle du Roy;
Fay ton devoir et avieigne que pourra,
Dieux à bon droit touz diz aidera.

Soiez parent de bastiment de mur,
Qu'en toux tes faiz soies certain et ceur;
Car l'engin que le mur fait trembler,
Ce il fiert souvent, ne puet durer entier.

Tien toy quoy de ce qu'as en segret,
Qu'il ne te pusse estre par nul retret;
Que par toy soit le conseil descouvert,
Car diffamé en seroies par sert.

Nul faux conseil ne soit par toy donné,
Car ce seroit grande desloiaulté,
Et à toy chouse moult vergoignable,
Et seroies du dommage coupable.

Porte toy gent et honnest de ta vesteure ,
Humble , courtois , de belle parleure ;
N'ayez orgueilh qui est à toux puant ,
Et ainsi seras plus aimé de la gent.

De armes ensuy le mestier ,
Soies vaillans , ardis et fier ;
Et derrier ne soiez veu ,
Ce tu veux faire ton deu.

Pense toux jours des biens aquerre ,
Et les tiens , pour riens , ne desfere ;
Vueille plus par toy ester
Qui vivre en autrui dangier.

Ne toy fises tant en l'aide de ton maistre
Que par toy mesmes n'aiez bien , s'il puet estre ;
Car au reynart veoir puis
Qu'en sa maison tient deux partuys.

Tien ton estat honnestament ,
Bien ordonné et regléement ,
Par mesure bien parfète ,
Ains que soit force qu'elle s'i mette.

Et si en ton hostel veux à homme fère feste
Ne batez chien , ne à nul dire escote ;
Car par le batre est semblant que il toy poise ,
Et pour l'escoute qu'il y faut quelque chose.

De estre amoureux je ne te faiz deffence ,
Quar par amours tout bon homme s'avance ;
Ains que ce soit , je toy prie ,
Secret , sans faire villenie.

Des fames n'en soiez mal disant ,
Qu'il n'est pas dit de gentillece vrayement ;
Pour ce , toy deffant à parler de elles ,
Fors que tout bien cella ne vueil qu'icelles.

Ne soiez de rien esbais,
Ne estre par chouse trop pensis,
Mès prent confort et met courage
Et mesmement qui te veult fère outrage.

Nul homme qui ait servi justice
Ne le inquietez, pour nulle guise,
Se ne veulx ton mal pourchacier,
Au quel mal fère il sera le premier.

Homme qui ait commenssié malvaix fait,
Je te conseille, en toy ne soit retrait;
Fuy le de toy, n'en ayes cures,
Car qui en fait une bien feroit dues.

Nul gentil homme n'enqueres de vil feit,
Ne li aconseil, car ne seroit bien fait;
Pensse toy mesmes qui à tu enquerroit
Quel gré en sentiroyez, ne comment te plerroit.

En cest monde-ci maine bonne vie
Joyusement et en bonne compaignie;
Car autre chouse tu ne enporteras,
Cenon les biens que deça fait auras.

Le monde s'en va sans retourner,
Pour ce, ne espargnes de toy bien pourchacer;
Ne sambles pas ceulx qui batent lez boysons
Et les autres vont prandre lez oyssillons.

Ce que as amprunté et promis à paier,
Pence qu'il le toy faut ratourner,
Tien vérité et t'en esforcee
Si veulx estre sire de l'autruy borce.

Au monde, en nulle manière,
La chouse qui te fait nessère
N'en laysses point afoler,
Ce toy fait besoing ne mestier.

Ne vuelhes si ault estat tenir
Que ne le puisses maintenir ;
Mès pran le tiel que le puisses porter ,
Car mieux te vaut s'il fallait abayssier .

Se tu es seigneur de terra ou de pais
Fay que tu soiez ammez de tes subgis ;
Et ce faisant, tu pues, en vérité,
Seurement estre Sire clamé.

Ne tengues officiers convoyteux ,
Descourtois ni malicieux ,
Que à ton peuple feissent oultrage ,
Car ilz pourroient laisser ton heretatge.

Ne vulhes tant sans raison abracier
Du fait du monde , ne ajouster ;
Car il est sert que tout defalhira
Et l'arme sans fin durera.

Pour perte de biens ne d'amis
Ne te despoir ne esbais,
Que Dieux est assez puissant
Pour toy aydier et fère competent.

Trop covoyteux ne soiez, ne eschas,
Car covoytise ne se acorde pas
En charité; ains, l'en veult mal mortel;
Pour ce, le boute foras de ton hostel.

Va pour le monde honneur querre,
Les bons voyages ensuyre et fère,
Si veux de toy compte l'en face;
Car il est folz qui pour soy n'en pourchace.

Se fortune t'a mis en prosperité
De aucuns biens, terre ou herité,
Mentrez que l'as pance d'aquerre,
Ains que s'entorne, que puis y a trop à fère.

Ce ton volor ne pues acomplir
De la chose que tu as en desir ,
Ja pour cella point ne te corresser ,
Car, autre foix, Dieux te pourra aidier.

Teyse toy de faire mal sans chouse
Pour tant qu'aucun de fère le te louse ;
Car le monde est trop soutil, je t'afie ,
Et qui ont mal fist ne toy fie.

De plaidier n'ayez envie,
Chouse est qui fait trop grant mirencolie ,
Et fait despendre l'avoir et le heritage,
Et sont troys chouses qu'à homme font dommage.

Le jeu des dez toy vueil deffendre ,
Quar à jouer ne pues gueres aprendre
Fors ravier, que pour cella descent
De le quel chouse, puisses tout mal en vient.

De bien faire ne toy vanter,
Car ce bien faix bien sera qui louer;
Mès que toy gardes de mesdire et fère,
Quar, quant est fait, l'en n'en se puet retrère.

Pour le honneur du monde avoir
Pence en bien faire ton devoir;
Tu vois d'iceux qui font autrement
Comme l'en parle, derriere et davant.

Se par toy est prins lieu pour assaillir,
Ne seuffres pas de femme envilenir,
Maugre le sien, à nul de ta compaignie;
Car c'est pechie moult grant, je le te afie.

Fuy au mal et fay le bien,
Les bons enseignemens apren,
Autrement l'en le toy pourroit assez dire,
Qu'autant vauldroit, comme sur, le ne escripre.

Chose que tu aies donnée
Jamais ne soit par toy plus demandée,
Ne le service que aucun fait auras ,
Garde toy bien, ne li retrayez pas.

A ceulx qui toy ont bien servi
Les gueredonne, je t'en pri,
Affin que les autres qui avec toy seront
Y preignent exemple, et mieux t'en serviront.

Soiez gracieux à toutes gens,
Umble, courtois et de beau parlemens;
Pourtant si es grant senhor ne te dois trop prisier,
Ains te doys plus, certes, humilier.

Ayez paciencie en tes maux,
Consolation et repaux,
Et laisse fère nostre Seigneur
Qui toy puet fère bien et honneur.

Se que tien est ne met pas en conoissance,
Car je toy dy, de vray, sans point doubtance,
Qu'en dit : son chaperon veult mettre
Est bien grant chouse s'il n'en pert la cournete.

Pour toy cuidier qu'il ne fusse sceu
N'acommet chouse encontra ton deu ;
Que à paines est fait sans faille,
Si parfont fu que fum n'en saille.

Ne mainsprises meindre de toy
Quar toux sommez creez de Dieu le Roy ;
Et cellui qui par bon cuer c'est avancié
Est bien raison de estre prisié.

Ne vueilhes trop continuer
Entre tes subgiz, ne user ;
Quar sobre deprivadance
Engendre souvent mesprisance.

Tavernes et nosses toy deffant d'y aler,
De jour en jour n'y a que mal parler ;
Et là ouyras, pour certains ,
Diz d'arcabotz et de putains.

Qui parle mal gracieusement
Ne serche point responce honnestement ;
Par beau parler boche n'en chiet ,
Et ce puet dire sans nul mal fet.

Se aucun te veult par envie miner
Pance de luy contraminer ,
Si que il puisse ces mauvaix tours
Cognoistre son entente au rebours.

Ne pregnez faiz à lever
Si fort que ne pusses pourter ,
Car il soy fait mal chargier
De ce que puis, malgré sien , fault leissier.

N'ayez plesir du mal d'autrui,
Laisse le dire et conter par autrui ;
Et pour cella point ne t'esjouir,
Car tu ne scès qu'il t'est en devenir.

Ne promet chose que ne vueillez tenir,
Car tu feroies ta parolle mentir ;
Et ce vouloiez plus promettre du tien
Il seroit doubte qu'on ne te creux rien.

Se l'on toy envoie lettre obscure
A la responce ne t'en descreuve
De ce que veult l'autre savoir,
Si qu'il ne puisse entendre ton voloir.

Pour toy tenir de robes en estas
Ton heritatge pour ce ne vandes pas ;
Ça ce faisant ne te seroit hondrance,
Ains à la fin vendroies en meschance.

Pour covoitise ne praignez biens d'autrui,
Car c'est pechie moult grant qui le ensuy,
Et que ay oy dire ung reproverbe voir :
Que qui mal fait mal doit avoir.

Ce tu vois que mal t'a à venir
Pance comment t'en pourras garentir ;
Que l'en fet la tempeste et pierre conjurer
Quant on la voit descendre pour tomber.

Celluy est sages qui soy mesmes chastie
Quant il conois sa faulta et sa folie,
Et puis amprès soy garde d'y torner ;
Tieux homs sans faille se fait bien alouer.

Pren exemple , doctrine y enseignement ,
Des sages gens qui mal n'en vont amant ;
Et atant à ce que tu auras à fère ,
Sans qu'autre chouse ne t'en desfere.

Se tu te veux vengier d'un outratge
Ne comence pas par poy d'ourage,
Mès fay bon coup, qu'aussi bon gré n'auras
Com du petit, et mieux vangé seras.

Ce à personne veux mal fère ou enuy
Voies que le tort soit de luy ;
Que ainxi, pour certain, ta chouse bien yra
Car ton bon droit Dieux soustiendra.

Ne pregnez chouse à comencer
Que à ton honneur ne puisses achaver,
Car diroient pluseurs de gens
Que parti n'estoit de bon sens.

Ce tu as femme à marier,
Tant de douaire ne promet à paier
Que amprès fausist vendre ton herilage,
Dont maint hostel en chiet en grant dommage.

A femme ne demandes conseil
Se non du fait de ton hostel ;
Mès , ce toy donne bon conseil , le retient
Et que le fasses ; mès poy lour en devient.

Soies diligent en tes besoignes
Pour eschiver maintez vergoignes ,
Car , diligence porte la flour
Et des vertus est la melhour.

Pour biens mondains , oultratgeux n'en soiez mie ,
N'ayez orgueil , ne sur autruy envie ;
Que là ont plus hault monté seras ,
Ce tombes , plus gran cop douras.

Boute te avant , se veux honneurs ,
Entre les cours des grans seigneurs ,
Sans reculer , ne tant ne quant ,
Ne demorer que on t'ailhe conviant.

Se as à gouverner gent,
Je t'an pri, parfaitement;
Soyez lez umble et beau parlier
Et larges de tes biens donner.

Par eschaceté avant n'en puyeras,
Pour mon conseil ester la laiceras;
Mès largement abandonne le tien
Se avancié veux estre ne avoir bien.

Fol est qui en fol se fie
Et fol qui falh et ne se chastie,
Et fol qui ensuyt tant son vouloir,
Et plus fol qui cuyde trop valoir.

Qui n'a bon sen doit avoir bon creu,
Et ainxi, pour cert, n'est detout fol tenu;
Quar on doit croyre, sans contredit,
De son honneur faire et son prouffit.

De touz les maux treuve le pire
Mirencolie et pechie de ire,
Et garde que en toy ne s'enclose ;
Quar trop fait mal là on se pose.

Si tu veux vivre longement
Soyez liez, joyeux et chantant,
Et pance de l'arme , tandiz que tu pouras ,
Si veulx avoir paradis quant morras.

Paradis est de bon gaignier
Qui soy garde de mal fère et serchier ,
Et qui par le contraire va
Peril est qu'il n'i entre ja.

Ce la personne vouloit considerer,
Une foix le jour, et penser
De ceulx d'enfer le leur martir,
Il se garderoit de faillir.

Et ce savoit la gloire et la joye
Que ont ceulx de paradis la voye ,
Bien croyt , par sert , que n'auroient desir ;
Car le meilleur est bien de bon choisir.

Ne serchez chouse que mal tourne à nully
S'il ne t'a tort , qu'il pourroit estre ainxi
Que dommage ne auroiez et hayne ;
Qui mal serche et le treuve n'en pert pas sa payne.

Defant toy fort ce l'en te veult acommettre ,
Car mieulx te vault que si toy laissez battre ;
Et qui bien se torne en cuer felon
Treuve touz temps meilleur comparaison.

A ton comencement prant bonnes coustumes ,
Tielx comme lez prandras faudra que tu lez usez ,
Et fay que ellez soient honnestez et plaisant
Que l'en ne toy pusse faire escharniment.

Ja, portant, si est foison de biens
Et n'as assez si lez garda et tiens ;
Quar tiel temps venir pourroit
Que souffrayture t'en feroit.

Se l'on parle avec toy entant la question
Pour respondre mieux par raison ,
Et avise un poy, emprès que dit sera ,
Car ta responce mieux en vaudra.

Se aucun parle follement
De toy que ne soiez present ,
Laisse aller ; qu'il te fait plus de honneur
Qu'à luy, sans faille, disant sa deshonneur.

Qui de parole visse te soumonce
A ce ne fay point de responce ;
Quar j'ay oy dire : qu'à fol parler
Est sa responce teisier.

Loyalment sierf ton mestre, ce tu l'as ,
De luy di bien et le sien garderas ,
Et son secret ne descruève à nulluy ;
Umble, courtois soies, quant seras davant luy.

De autre chose te avise ,
Ce as mestre, serf le bien à sa guise ;
Et ce en deux ans n'en as avancement,
Ton temps y pertz, de là en avant !

Se l'on te vouloie encharger de parler
Devers ton mestre, ne t'en vueillez mesler ;
Que messatgier de l'oustel, par raison ,
Doit avoir ars le mus en un tison.

L'on ne doit pas, quant que vient à le bouche,
Dire tantost la chouse que trop touche ;
Qu'aucune foix vault mieux un bon taisier,
En verité, que trop souvent parler.

Tien trompetes et menestriés ,
Qu'ilz font fère mains alegriers ;
Et qui est alegres en vit plus fort,
Cum que faillir ne puet la mort.

Tant de bon temps comme tu te donras
Atant è cest monde plus en vaudras ;
Quar, pour ce que l'en y a à demourer,
On y doit vivre touz diz en alegrier.

Garde ton conseil on le diras
Car le monde perilleux trouveras,
Que on ne seet en qui fier
Tant est mauvais pour enginhier.

Ains que à personne ton cuer descreuves ,
Saichiez qu'il est et que le usez ;
Et à ton ami , à sempre , sans mestier,
Pour conoistre qu'il feroit au mestier.

Pourtant, ce tu ne veux mie
Prendre soulas en compagnie,
Laisse esbatre ceulx qui en tu seront,
Quar on doit fère plaisir à ceulx qui en font.

Ce l'on guera te comence
De tourner à luy contre pense,
Comment pourras lui descevoir
Et contraster à son povoir.

Homme rioteux ne tegnez près de toy,
Car il sourdroit tiel pelleye ou effroy
Que seroit doubte de en perdre ta gent,
Qu'il mettroit mal là où il ne eüsse cent.

De lousenger ausi n'en ayez cure,
Car de lousenges il te feroit pasture
Disant mesonges par toy fère plésance
Et te mettroit en tes gens mal volhance.

Loux coruptes ne vueilhes ensuir,
Riote et peleye en suit sans desfaillir;
Et l'en puet bien tant serchier
De ce que puis se pourroit bien passer.

En hostel ont te soiez norri
Garde toy bien ne ailles contre ly;
Car ne seroit à toy point de bonté,
Ains, sans faulte, seroiez reprouché.

Et ce est ainsi que sur toy ait envie
N'en ayez point nulle mirencolie;
Mieux vault que l'en aye envie sur toy
Que si l'en en avoit pitié, en bonne foy.

Sachiez, pour sert, qu'envie ne se tien
Sur homme pourre ne au qui ne vault rien;
Don ne toy chaille de celuy qui est envieux,
Car, pour un mal que tu n'as il n'a deux.

Ce homme fol toy donne sage parole
Ne le refuses, ce tout est personne fole ;
Quar un folz homs parle sitost de sen
Comme un sages, mès non pas si souven.

Je oy tostems dire l'enfan pour non savoir,
Euvre la bouche et dit voir ;
Pour ce, doit on aucune foix croire
Ce que lui semble bon et necessare.

Hondrant les gens est sen par gens ondré,
Pour ce lez ondre ce veux estre prisé
Et honnouré ; car tu ondras à toy
Portant honneur as autres, par ma foy.

Ne vueillez estre conteur de novellez
Ce non que bien elles fussent certaines,
Que autre vendroit le contraire conter
Et l'en te tendroit pour un grant messongier.

Sur autrui gens ne treuves riens que dire
Car il porroit de toi parler plus pire,
Jassoit que il n'en seroit verité,
Mès, fusse o non, si seroit-il parlé.

Ce tu es en garde de place mis
Et es assegié pour tes ennemix,
Garde que à eulx non ayez parlement,
Car lieu que parle ne se tien longuement.

Et ce est en champ où il aye bataille,
Que ilz se voient feytu, coment qu'il ailhe;
Que l'en toi voye devant ale sembler,
Que à qui ne dois a nulh honneur donner.

Fay de loisir toute ta chose,
Car mieux se fait quant l'en se pose,
Que trop hastece ne vault rien,
Qu'il ne se puet faire si bien.

Ains du besoing met bé remède
De ce que toy fault, que alors est hore ;
Quar, en après, si estoit défaillent
Ne se pourroit faire si bonnement.

Ne veuillez pas tant dourmir
Que pour attendre à cel plaisir
Ta besoigne laissez ester,
Que puis amprès ne t'y pourroiez torner.

De trop hastece n'ayez affaire chouse,
Pour tant qu'aucuns de faire te le lose ;
Avisé ung poy et t'en retret,
Que tel pourroit estre ne voudroiez avoir fet.

Le mal et le bien garde à qui feras,
A qui ont mal fais à garder t'en auras ;
Quant est à l'autre, ne te faut dobter rien,
Que qui bien sierf bon gueredon aten.

N'en vueillez point complir tout ton courage
Soubdéemant, que venir t'en pourroit dommage;
Mès, laysse espasser ta collère paisiblement
Pour le besoin faire plus sagement.

Ce aucuns devant toy dient chose mauvaise
Fay qu'ilz conoissent qu'à toy cella ne plaise,
Car presen toy tout mal ce doit cesser,
Ou, si que non, tu lez en faiz lesser.

Se tu voix gens en conseilh ajoustés
Ni alhes point, ny vueillez estre près;
Garde toy bien de toy y bouter,
Se non que aucun te venist appeller.

Et en conseilh, ne à respon
Sans demander à tu la question;
Di ta raison, quant la toy faudra dire,
Si sagement qu'on n'en puisse rire.

Ce tu es assiz à talle, en ung hostel,
Ne toy met s'hault que le mestre d'oustel,
Toy aye à dire : Que te tires en bas,
Qu'honneur en ce ne guaigneroiez pas.

Pren le temps cum voix venir,
Pour nulle chouse ne toy esbair ;
Tu voix assez mal au monde se mener,
Mès non y a tant que Dieux n'en puisse oster.

Se tu es esleu ambaisseur
D'aucune chouse à grant seigneur,
Fay que le ensuyvez honnestement
La besoigne et diligement.

Outrage ne fay à nulluy,
Quar, il pourroit estre ainssi,
Jassoit que à toy ne fust à comparer,
Que aucune foix il seouldroit vanger.

Si vueillez bien ta terre gouverner,
Et garde toy de celle mal mener,
Car, ce savoyez de ceulx qui n'en ont rien
Coment ilz font, tu le garderoiez bien.

Ayez bon conseil de tez gens,
Sans ycelluy n'en faces riens,
Que user de teste sans restraindre
A paynes t'en pourra bien prendre.

Si entreprends voyatge à commencer
Ne vueillez pas ta terre tant charger
Par tes despens, que quant tu tourneras
Ton estat fussa torné du hault au bas.

Ce du bien veux avoir metre t'i fault lez mainz,
Car ne vient pas par soy, mès Dieux et touz lez saintz
T'i ayderont alors en ce que tu feras;
Pour ce, tribailhe-y et alors tu n'auras.

Le mal vient tost et le bien tart,
De l'un dez deux auras ta part ;
Mès au bien avoir toy affayne,
Qu'à paynez vient nul bien sans payne.

Les plus grans princes sierf et les plus grans seigneurs,
Quar de là puis avoir et adjouster biens et honneurs,
Et par ton bon service auras bons gueredons,
Que là on est le grant eaue ha l'en lez grans peyssons.

Ne soiez pas parent de la chandèle
Que pour aux autres fère lumière,
Soy consumis jusques atant qu'il n'y a rien,
Et garde toy que à tu ainssi n'en pren.

Portant, ce à tu semble estre assez puissant
Ne fay chouse à nulh qui se tiegne mal content,
Pour ton orgueil que as de l'aver du monde ;
Quar pierre vire et cheval tombe.

Qui plus hault monte que ne doit
Plus bas descent que n'en voudroit ;
Je n'en di pas que l'on ne doye monter,
Mès l'en ne se doit pour ce orguilh donner.

Homme que tu aiez loué
Ne soye par toy desloué,
Que à ta parolle yroyez contredisant
Laquel redire ne se doit nullement.

En autru feste ne te bouter
Cenon que l'en taille convier,
Que puis te fausist à retrère,
Qu'il n'est pas bel tirer arière.

Pour les defunes fay Dieux prier
Que leurs armes vueille sauver ;
Quar nostres prières entendent
Et du bien fait à Dieux graces en rendent.

Les pources malades va visiter,
Fay lez plaisir et bien pour conforter ;
Ainxi feras ton honneur
Et le mandement de nostre Seigneur.

A pourcez pucèles marier,
Je t'en pry, vueillez aydier ;
Quar c'est une euvre qui le fait
Qui de Dieux n'a bon regret.

Quant pour toux j'ay prié toy
Ne obliez pas à moy,
Quant me faudra à finir
De moy toy vueille souvenir.

Au monde ne te atandes tant
Que Dieux servir t'ailhe obliant ;
De larme toy vueille menbrer
Quar tu ne puez deça tostemps durer.

Tu as ayssi de bons enseignemens
Que je toy dy et enseigne pour ton biens,
Et si t'en pry que les retien,
Quar le meilleur en sera tien.

Cumbien ce je fusse bien de loisir
Les chouses pour mieux courregir
Je t'en lessasse plusieurs,
Mès il faut que je panse ailleurs.

A trestoux ceulx et celles qui en cest livre liront,
Je vous pry et supplie, priez pour moy Caumont,
Nostre Seigneur du ciel que moy vueilhe sauver
Et par sa digne grace mes pechies pardonner.

Explicit les diz et ensegnemens
Que Caumont fist pour ces enfans.

Serm : Caumont.



GLOSSAIRE.

GLOSSARY

GLOSSAIRE.

A.

- A : a, à, il a. A IL : y a-t-il.
AAGE : âge.
ABAYSSIER : abaisser, humilier.
ABRACIER : embrasser.
ACCOSTUMANCE : coutume.
ACCOUSTOMER : accoutumer.
ACHAVER : achever.
ACOMMETTRE : confier, commettre, provoquer.
ACOMPAIGNIER : fréquenter.
ACONSEILLER : conseiller.
ACUNEMENT : aucunement.
ADJOUSTER : ajouter, adjoindre, acquérir.
ADVIENT : advient, arrive.
AFFANER, AYNER, EYNER : travailler, s'appliquer.
AFFIER : assurer, certifier.
AFFIERT : convient, sied.
AFIE : affirme.
AFOLER : désirer avec passion.
AGUILLON : aiguillon.
AINS : mais, à moins que, avant.
AINXI : ainsi.
AJOUSTER : réunir, considérer.
AJUSTER : associer, fréquenter.
ALEGRE : allègre, joyeux.
ALEGRIER : joie, plaisir.
ALHE, COMENT QU'IL ALHES : comme qu'il arrive.
ALLAVANT : en avant.
ALOIGNEZ : éloigne.
ALOUER : louer.
AMANT : aimant.
AMESURÉ, ÉE : retenu, ue.
AMESURÉEMENT : avec retenue.
AMBAISSEUR : ambassadeur.
AMMEZ : aimé.
AMOREUX : amoureux.
AMPRUNTÉ : emprunté.
APAREILLER : disposer, former.
APAYNEZ : à peine.
AQUERRE : acquérir.
ARCABOTZ : artificieux, trompeur.
ARME : âme, arme.
ARRERE : arrière.
ARS : brûlé.
AS : aux.
ASEMPRE : pour toujours.
ASSAILLIR : assiéger.
ASSEGIÉ : assiégé.
ATANT : autant, attends.
ATARD : tard.
ATENDRE : confier, achever, occuper, attendre.
ATORNER : retourner.
AU, A AU QUE : à qui.
AUCUN, UNE : quelqu'un, une.
AUCUNEMENT : parfois, en quelque manière.
AULT : haut, élevé.
AUTRU : autrui.
AVANCIER : avancer.
AVER : avoir, fortune.

AVISER : réfléchir.
AVISÉS : avisé.
AYDIER : aider.
AYSSI : ici.

B.

BATALLE : bataille.
BAYSSIER : baisser.
BÉ : bien, bon.
BEL : beau.
BESOIGNES : affaires, besognes.
BESOING : besoin.
BOCHE : bouche.
BORCE : bourse.
BORDES : mauvais lieux, bordel.
BORDEURES : actions malhonnêtes.
BOUTER : mettre.
BOYSONS : buissons.
BRIEF : aussitôt, brièvement.

C.

CANT : quand.
CAS : événement, cas.
CE : ce, cet, ceci, cela, se, si.
CEL : ce, cet, celui-ci, celui-là.
CENON : sinon.
CEST : ce, cet, ces.
CEUR : sur.
CHAILLE, NE TOY CHAILLE : ne te soucie.
CHAPERON : chaperon, coiffure.
CHARGER : imposer.
CHASTEL : château.
CHAUSIR : choisir.
CHEVANCE : richesse, bonheur.
CHÈRE : chair, visage.
CHIET, IL CHIET : il choit, il tombe.
CHOUSE : chose.
CHUFFLES : railleries.

CLAMER : proclamer.
COMENT : comment, en quelque sorte.
COMMENSSE : commencé.
COMPLIR : accomplir, finir.
CONFORT : force, espoir.
CONFORTER : soutenir.
CONPAIGNIE : compagnie.
CONPARAISON : opposition, combat.
COMPETENT : content.
CONQUERRE : conquérir.
CONREGIR : diriger.
COURREGIR : corriger.
CONSELH : conseil.
CONSUMIS : consumé.
CONTE : compte.
CONTINUER : fréquenter.
CONTRA : contre.
CONTRAMINER : déjouer.
CONTRASTER : opposer, riposter.
COP : coup.
COROSSÉ : courroussé.
CORRESSER, COURROSSE, ER : courroux, courrousser.
CORTOIS : courtois.
CORUPTE : corrompu.
COURNETTE : cornette.
COVOITEUX, ISE : convoiteux, ise.
CREANCE : croyance.
CREU, CREUX : croyance, cru.
CROIST : eroit, force à.
CUER : cœur.
CUIDIER : croire, s'imaginer.
CUM : comme, même, que.
CUMBIEN : comme, quoique, si.
CURE : soin.

D.

DANGIER : danger, crainte.
DAVANT : devant.

- DEÇA : ici-bas.
 DEFFAILLENT : manquant.
 DEFFAILLIRA : périra, tombera.
 DEFFANCE : défense.
 DEFFASSES : renonce, change.
 DEFFAULT : faute.
 DEFUNCS : défunts.
 DEMONSTRER : démontrer.
 DEMORER, OURER : demeurer, attendre.
 DEPRIVADANCE : familiarité.
 DERRAIN : dernier.
 DERRIER, AU DERRIER : à la fin.
 DESCEVOIR : tromper.
 DESCOURRIER : découvrir.
 DESCOURTOIS : discourtois.
 DESCOUVERT : découvert.
 DESCUEVRES : découvrir.
 DESERVIR : servir.
 DESFAIRE : détruire.
 DESFERE : éloigner, abandonner.
 DESHONNOUR : déshonneur.
 DESLOUÉ : dénigré.
 DESLUEIGNÉ, DESLUGNÉ : éloigné.
 DESPENDRE : dépenser.
 DESPENS : dépenses.
 DESPLAISIR : déplaisir.
 DESPOIR : désespérer.
 DESSAISIR : dessaisir, priver.
 DESSANT : descend.
 DESTOURBER : détourner.
 DESTOURBIER : trouble, désordre.
 DETOUT : du tout.
 DEU : devoir.
 DEVENIR : arriver.
 DEVERS : contre.
 DI, DIENT : dis, disent.
 DICTS, DITS, DIZ : dits, leçons.
 DIEUX, DIU : Dieu.
 DIFFAMES : diffamation, honte.
 DIZ : jours.
 DOINT : donne, accorde.
 DONNEZ : donner, accorder. N'EN
 DONNEZ : ne souffrez pas.
 DONQUES : donc.
 DONRAS : tu donneras.
 DOPTÉ : dot, présent.
 DOUBTANCE : crainte, doute.
 DOUBTE, ER : crainte, craindre.
 DOURAS : tu souffriras.
 DOURMIR : dormir.
 DOYE : doive.
 DROYTURE : équité, droiture.
 DUIRE, IL DUIT : il convient.
 DURER : durer, vivre.
 DY : dis. TOY DY : je te dis.

E.

- È : en, dans.
 EFFORS : effort, aide.
 EFFROY : effroi, danger.
 EMPESCHÉ : empêché, occupé.
 EN : en, on, contre, avec.
 EN APRÈS : après.
 ENCHARGER : charger.
 ENCLOS, SE : enfermé, ée.
 ENCONTRA : contre.
 ENCONTRE : contre, rencontre.
 ENDEVENIR : arriver, advenir.
 ENFRAINDEMENT : infraction, faute.
 ENGIN : moyen, machine.
 ENGINHIER : tromper.
 ENGUILLE : anguille.
 ENLIEU : au lieu.
 ENPRÈS : après, auprès.
 ENQUERRE : enquêter, chercher.
 ENSENHÉMENS : enseignemens.
 ENSUIR, UYRE : suivre, entreprendre.
 ENSUYVEZ : suivez, achevez.

ENTENDEMENT : esprit, invention.
 ENTENT : entends.
 ENTENTE : intention.
 ENTORNER : retourner, revenir.
 ENUY : ennui.
 ENVILENIR : déshonorer.
 ÈS : en, dans.
 ESBAILLIR : ébahir, étonner.
 ESBATRE : amuser, chaître.
 ESCHACETÉ : avarice.
 ESCHARNIMENT : peine, honte.
 ESCHAS : avare, mondain.
 ESCHIVER : esquiver, éviter.
 ESCIANT : connaissance.
 ESCOTER, ESCOUTER : écouter.
 ESCRACHER : cracher.
 ESCRIP, ESCRIPRE : écrit, écrire.
 ESJOUIR : réjouir.
 ESLEU : élu.
 ESLUGNENT : éloignent.
 ESPARJURER : parjurer.
 ESPASSER : espacer, éloigner.
 ESPECIALMENT : spécialement.
 ESSIAN : arrivant.
 ESTAS : état, position, fortune.
 ESTAT : état de bien, de maison.
 ESTER : être, reposer.
 ESTOIE : étais.
 ESTRANDRE : étreindre.
 EULX : eux.
 EUVRE : œuvre, bonne action.
 EUVRE : œuvre. v, ouvrir.
 EXPLICIT : m. lat. il finit, fin.

F.

FACE : face, fasse. v, faire.
 FAICT, FAIX : fait, action.
 FAILLE : faute.
 FAILLOIT : fallait, trompait.
 FALH, IL FALH : il se trompe.

FALLIR : commettre des fautes.
 FAME : renommée, femme.
 FAMME : femme.
 FASSAS : fais. v, faire.
 FAULT, IL FAULT : il faut, il se trompe.
 FAULTA : faute.
 FAUSIST : fallut-il.
 FAUSSER : commettre des fautes.
 FAUX : faux, méchant.
 FAY : fais, v, faire.
 FAYTU : traître, coupable de forfaiture, lâche.
 FÈ, FÈRE : faire. FET, FEY : il fait.
 FEIRENT : firent. FAIT, FIST : il fit.
 FELON : traître.
 FERM : ferme, courageux.
 FERU : frappé.
 FESTE : fête.
 FIANCE : confiance.
 FIER : frappe, rude, dur.
 FIER : se fier, confier.
 FISES : tu te confies.
 FOIR : fuir.
 FOIX : fois.
 FOL, FOLH, FOLZ : fou.
 FONDE : fronde.
 FORAS : dehors.
 FORS : hormis, excepté.
 FORT : force.
 FOUIR : fuir.
 FOY : foi, fois.
 FRANCHISE : liberté, franchise.
 FRANCX : franc.
 FUM : fumée.
 FUY, JE FUY : je fus.

G.

GAIGNIER : gagner.
 GARDA : garde, conserve.
 GARDE : prends garde.

GENT : gens , serviteurs , gentil.
GLOSE : interprétation méchante.
GRÉ : gré , contentement.
GUARDÉ : gardé.
GUAZERDONNÉ : récompensé.
GUEREDON : récompense , service.
GUERA : guerre.
GUISE : manière.

H.

HA : a. HA L'EN : y a-t-il là-dedans.
HASTECE : hâte , promptitude.
HAULT : haut , élevé.
HAYNE : haine.
HERETATGE : héritage.
HERITÉ : héritage , fortune.
HOM , HOMS : homme.
HON : on.
HONDRANCE : honneur.
HONDRANT , DRE , É : honorant , er , é.
HONNOURÉ : honoré.
HORE : heure.
HOSTEL : hôtel , habitation.
HUY : aujourd'hui.

I.

IGNOCENS : innocens.
INCLINER : pencher , se porter à.
INPUGNER : combattre , contrarier.
IRE : colère.
IROYEZ : irois.

J.

JA : jamais , mais , déjà.
JANGLES : moqueries.
JASSOIT : quoique.
JOINT : près , rapproché.
JUS : sous.

L.

LAICERAS : laisseras.
LAISSIER , LESSER : laisser , perdre.
LARGE : généreux.
LAS : les.
LASSUS : là-haut.
LAUSANGIER : flatteur.
LEGIER : léger , facile.
LET : laid.
LEUMANT : vraiment.
LEZ : les , à eux.
LI : le , lui , à lui.
LOGIER : logis.
LONC : long , considérable.
LOS : louange.
LOSER : louer.
LOUCX : lieux.
LOUSENGES , LOUSENGIER : louanges , flatteur.
LOUSER : louer , flatter.
LOUÛÉ : loué , flatté.
LOYALMENT : loyalement.
LY : le , lui , à lui.

M.

MAINE : mène. v , mener.
MAINSPRISER : mépriser.
MAINSTE : mainte , plusieurs.
MALVAIS , SE : mauvais , se.
MANDEMENT : commandement.
MANERIES : manières.
MANIPOILLE : querelle.
MAUGRE : malgré.
MAULX : mal.
MAUX : méchants.
ME : moi , me.
MECTRE : frapper , punir.
MEINDRE : moindre.
MELHORIER , MELHOUR : meilleur.

MELHURER : améliorer.
MENATGIER : ménager, économe.
MENBRER : se souvenir.
MENER, SE MENER : se conduire.
MENESTRIÉS : danses, fêtes.
MENTREZ : tandis que.
MERCIER : remercier.
MERCY : merci, pitié.
MERVEILLOIE : émerveillais.
MÈS : davantage, mais.
MESCHANCE : pauvreté.
MESLER : mêler.
MESMEMENT : même, surtout.
MESONGES : mensonges.
MESSONGIER : mensonger, menteur.
MESTIER : métier, besoin, service.
MESTRE : maître.
MESTRIE : travail, difficulté.
MEZ : mais.
MIE : pas, point, moins.
MINER : tendre des embûches.
MIRENCOLIE : mélancolie, chagrin.
MOND : monde.
MONTRE : pompe, richesse.
MORCEL : morceau.
MOULT : beaucoup.
MUS : musée.

N.

NECESSARE, NESSÈRE : nécessaire.
NET : sans tache.
NO : ne.
NOISE : noise, querelle.
NOSTRE : notre.
NOVELLEZ : nouvelles.
NUL, SANS NUL : sans doute.
NULH : nul, aucun, quelqu'un.
NULHEMANT : nullement.
NULLUY, NULLY : à aucun.

O.

O : ou.
OBLIEZ : oubliez.
OBSCUR, E : secret, te.
OCTROYÉ : accordé.
OFFICIERS : serviteurs, gouverneurs
ON : on, ont, où.
ONDRANCE : honneur.
ONDRE, É : honorer, ré.
ONT : où, ont.
ORES : maintenant.
ORGUILH : orgueil.
OSTER : ôter.
OULTRATGEUX : outrageux, insolent
OURAGE : ouvrage.
OUSTEL : hôtel, demeure.
OY : entends.
OYSSILLONS : oiseaux.

P.

PANCE : pense.
PAOUR : peur.
PAR : par, pour.
PARDURABLEMENT : durablement,
éternellement.
PARENT : pareil, semblable.
PARFAICTEMENT : parfaitement.
PARFÈTE : parfaite.
PARFONT : profond.
PARILLEUX : périlleux.
PARLEMENT : discours, paroles.
PARLEUR, RE : parler, langage.
PARTUYS : pertuis, ouverture.
PASSER : passer, éprouver, courir.
PASTURE : pâture.
PECHIE : péché.
PELLEYE : dispute, procès.
PENSIS : pensif.
PER : par.

PERDON : pardon.
PERILH : péril.
PERTZ : perds.
PEYSSONS : poissons.
PLAIDIER : plaider.
PLAZER : plaisir.
PLEISIR : plaisir.
PLERROIT : plairait.
PLÉSANCE : plaisir.
PLÉSIR : plaisir.
PLUSEURS : plusieurs.
PLUSORS : plusieurs.
POINT, SE POINT : se chagrine, se repent.
POISE, TE POISE : te fâche.
PORRAIT : pourrait.
PORRAS : tu pourras.
PORTANT : portant, pourtant.
POUR : pour, par.
POURCE QUE : parce que.
POURCHACIER : pourchasser.
POURE : pauvre.
POURTER : porter.
POVOIR : pouvoir.
POY : peu.
PREISSIONS : prissions.
PREN : prends.
PREPOUX : promesse.
PRESÉ : prisé, estimé.
PRINS : pris.
PRISIÉ : prisé.
PROUDOMS : prud'homme.
PROUFIT : profit.
PRY : prie. v, prier.
PUCÈLE : jeune fille.
PUET : il peut.
PUEZ : tu peux.
PUIS : puis après, tu peux.
PUISSES : tu puisses, puis après.
PUYERAS, N'EN PUYERAS : ne t'en élèveras.

Q.

QUANT : quant, quand, combien.
QUAR : car, c'est pourquoi.
QUE : que, quelque.
QUERRE : chercher.
QUIERE : acquière, cherche.
QUOY, SE TENIR QUOY : se taire.

R.

RATOURNER : retourner, rendre.
RAVIER : ravir, voler.
RECORDER : souvenir.
REDIRE : redire, contre-dire.
REGIR : conduire.
REGLÉMENT : avec ordre.
REGRET : retour, chose agréable.
REPAUX : repos.
REPOURTER : rapporter, redire.
REPOUX : repos.
REPRAIGNE : reprenne.
REPROUCHÉ : reproché.
REPROVIER : prouver.
RESTRAINDRE : retenir.
RETIEIGNENT : retiennent.
RETRAIRE, ÈRE, IÈRE : retirer.
RETRAYEZ : retirez, enlevez.
RETRET : retraite, éloignement.
REYNART : renard.
RICHECE : richesse.
RIENS : choses.
RIOTE : dispute.
RIOTEUX : disputeur.

S.

SAICHIEZ : sachez.
SAILLE : sorte. v, sortir.
SAINS, CTES : saints, saintes.
SAMBLER : ressembler.

SAUVATION : salut, rédemption.
 SAVÈS : savais, connaissais.
 SCÈS : tu sais.
 SCET : il sait.
 SCEU : su. v, savoir.
 SE : se, si, ce.
 SEMBLANCE : jugement, figure.
 SEMPRES : toujours.
 SEN : sens, raison.
 SENHOR : seigneur.
 SENON : sinon.
 SENS : sans, sens.
 SERCHER : chercher.
 SERCHIER : chercher.
 SERT : certain, certainement.
 SET : soit.
 SEUFFRE : souffre.
 SEUR : sur.
 SI : si, oui, et.
 SIERF : sert, serviteur.
 SIERFVIR : servir.
 SIRE : sire, maître, sûr, certain.
 SITOST : aussitôt, autant.
 SOBRE : trop, par-dessus.
 SOING : soin.
 SOMNJEZ : songez.
 SOUBDÉEMENT : soudainement.
 SOUDRE : sourdre, naître.
 SOUFFIST : suffit.
 SOUFFRAYTURE : souffrance.
 SOULACER : se divertir.
 SOUMONCER : semoncer, avertir.
 SOUTIL : subtil, rusé.
 SOVIEIGNE : souviene.
 SUBGIS : sujets.
 SUSDICTES : susdites.

T.

TAISIER : silence, discrétion.
 TALLE : table.

TANTDIZ : tandis.
 TANTOST : aussitôt.
 TEGNEZ : tenez.
 TENDROIT : tiendrait.
 TENGUES : tu tiennes.
 TÈRE : taire.
 TERRA : terre.
 TERRIEN : terrestre.
 TESTE : tête.
 TEYSE TOI : garde-toi.
 TIEL : tel.
 TIELX : tels.
 TIEUX : tels.
 TON : ton bien.
 TORNÉ : tourné, renversé.
 TOST : aussitôt.
 TOSTEMPS : tous temps, toujours.
 TOUSDIZ : toujours.
 TOY : toi, à toi.
 TRAIVAILLÉ : travaillé.
 TRANSITOIRE : passager.
 TREMLER : trembler.
 TRESTOUX : tous.
 TREUVES : trouve.
 TRIBAILHES : travaille.
 TROPES : trop.
 Tu : tu, te, toi.

U.

UMBLE : humble.
 UNG : un.
 USER : se servir, faire.

V.

VAILLANTIE : vaillance.
 VAIT : va.
 VAULT : il vaut.
 VAYN, NE : vain, ne.
 VENDRA : viendra.

VENIST : il vint.

VEOYE : tu vois, vois.

VERGOIGNE : honte.

VERGONHABLE : honteux.

VESTEURE : habillement.

VIEGNE : vienne.

VILLENIE : scandale.

VIRE : tourne.

VISSE : vice, vicieux, outrageux.

VOLENTIERS : volontiers.

VOLHANCE : volonté. MALVOLHANCE :
malveillance.

VOLOIR : vouloir, volonté.

VOULOR : vouloir, volonté.

Y.

Y : y, i, et.

YCELLES : celles.

YRA : ira.

YRAS : tu iras.

YROIEZ : tu irais.



IMPRIMÉ

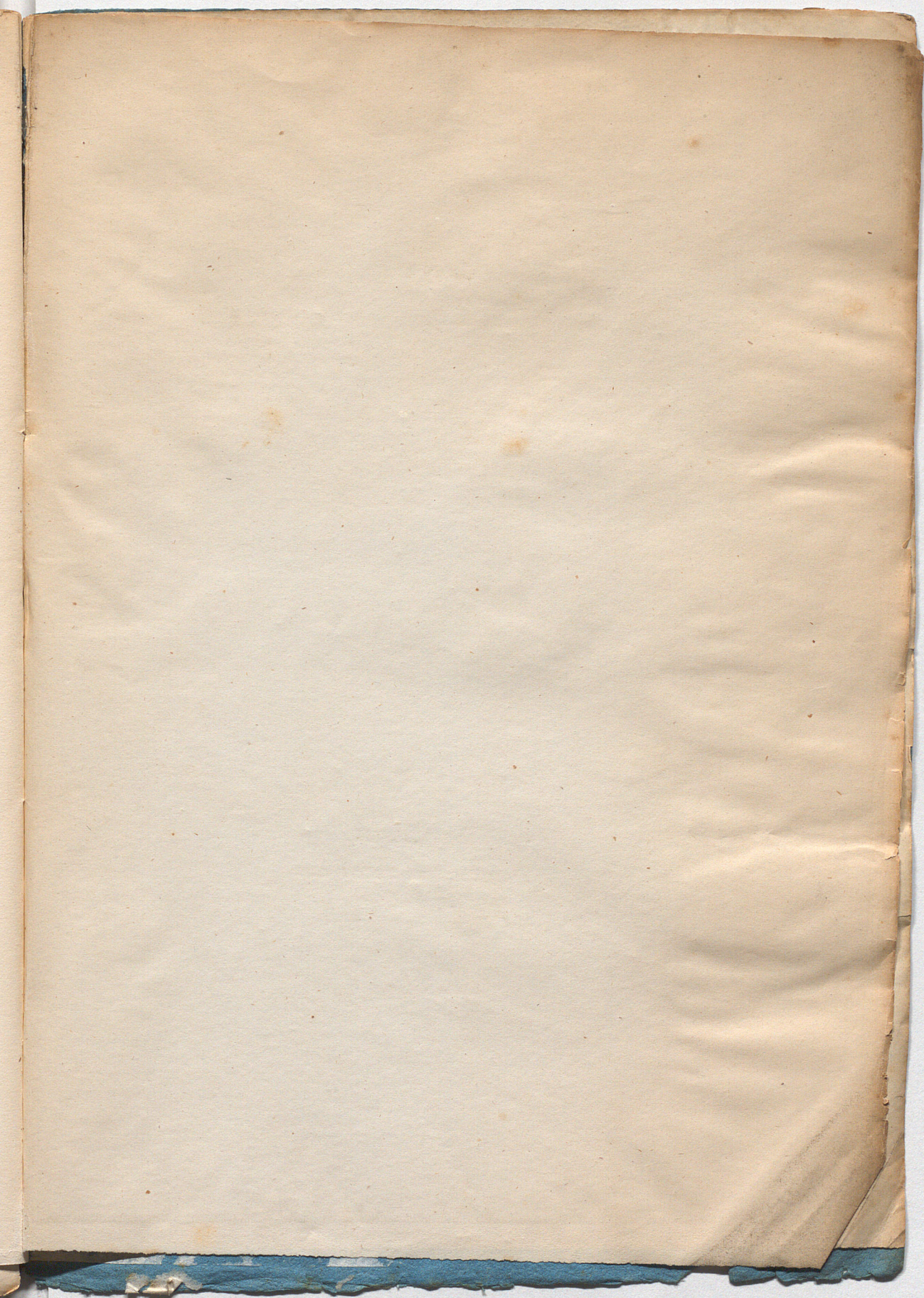
PAR FAURE ET RASTOUIL,

A PÉRIGUEUX.

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PERIGUEUX

TIRÉ A CENT EXEMPLAIRES.

No 17.



FIVE & CENTS

